

La migration des papillons

« Ils disent célébrer le courage mais ils tremblent et miaulent lorsque tu leur annonces que tu pars arpenter le monde, lance ma sœur en fixant l'obscurité comme si les ombres l'avaient insultée. J'avale une gorgée brûlante de thym et de camomille sans la regarder. Elle parle d'une voix qui vient du bas du ventre, comme maman nous l'a appris. On n'est que toutes les deux mais elle croit que le monde l'écoute. Ma sœur croit toujours que le monde l'écoute alors qu'il s'en fout bien, le monde. Les colères de *jolie gueule*, comme maman la surnomme, ça n'intéresse personne.

C'est trop dangereux, n'y va pas seule, ils t'en conjurent, ils te supplient de leurs voix graves. La vérité c'est qu'ils ne trouvent pas le sommeil sans tes pieds froids dont ils se moquent tout le temps. Elle dit cette phrase en s'agitant sur sa chaise de camping. Je bois une autre gorgée en me demandant si mes pieds à moi le sont, froids. Ma sœur plonge ses yeux noirs dans les miens. La vérité c'est qu'ils ne cesseront jamais de redouter leurs cauchemars d'enfants, Maddy.

Je ne sais pas quoi répondre alors je la regarde juste se lever, bouteille à la main. Une brise légère balaye ses cheveux longs. Des moucheron se cognent à la lampe. Maman ne devrait plus tarder à rentrer maintenant.

Dis-leur que le chant des forêts et des lacs t'appellent et ils se moqueront des forêts et ils se moqueront des lacs ! Tu peux laisser cent instructions, tu peux donner mille gages, ils t'accusent de perdre la tête... de les laisser sur le rivage ! Elle sourit, sans doute à cause de la rime et lève sa bouteille comme pour trinquer avec le ciel et les étoiles désintéressées.

Quel culot ! crie-t-elle soudain. Eux qui déboulent pourtant comme des ivrognes, qui trépignent si souvent de prendre le large. Oh ils ne s'en cachent même pas, Maddy. Certains jours, ils choisissent la nuit en espérant que tu la redoutes. Mais elle n'est pas à craindre, je te le jure. Comme ils sont voraces, Maddy. Ils baladent leurs grands corps conquérants dans les rues et sur ta peau. Qu'il pleuve ou qu'il neige, ils réclament que tu les aimes. Mais attention ! Si tu leur dit trop ils se rétractent, ils se contorsionnent, ils s'échappent. Pfiuuu. Elle fait un grand geste de la main, ça me fait penser à un animal qui détale.

Garde de la tendresse pour toi surtout, murmure ma sœur en s'accroupissant près de moi. Je réponds par un léger sourire, le même que je réserve aux commerçants quand ils me demandent : ta maman n'est pas là ? Elle m'observe avec insistance alors je dis d'accord en soufflant contre ma tasse.

Avec un air satisfait, elle se rassoit. Ne leur donne pas tout, ils t'en demanderont davantage. Sache aussi qu'ils t'appellent 'ma moitié' en se gardant la meilleure part. Alors vas-y, prend le pas d'être déraisonnable. De tout façon, même lorsque tu voudras partir pour de bon, même là, paisible et triomphante dans ta belle mort, ils te reprocheront de les quitter. Ton dernier salut, leur dernière bassesse. Ils sont comme ça, possessifs et voyous comme des chiens. Elle dit chien en insistant sur les syllabes, les dents serrées. Alors n'hésite jamais à être libre. »

Elle prononce cette dernière phrase si bas que je ne suis pas certaine de l'avoir entendu. Sur ce, elle allume une cigarette et ne dit plus un mot jusqu'au retour de maman. J'ai fini ma tisane et je suis allée me coucher juste après lui avoir réchauffé des pâtes à la sauce tomate, les laissant seules avec le cœur orageux de ma sœur.

Le lendemain, je me réveille tôt à cause du soleil et de ses coups. Je suis contente qu'elle soit de retour mais je ne veux plus dormir avec elle. La nuit prochaine, c'est sûr, je réinstalle le matelas dans la cabine du camping-car.

J'attrape un paquet de biscottes et je file en direction du bosquet de pins, sur une haute colline depuis laquelle on peut observer le désert. Les jumelles ricochent contre ma poitrine tandis que je grimpe en évitant les sillons. Ma mère m'a dit que des serpents peuvent s'y tapir.

De là-haut, je suis la promenade d'une famille de sangliers. Je repère des ravins et je me demande si parfois, la nuit, des marçassins tombent par accident au fond des trous. J'espère que non.

Alors que j'entame la dernière biscotte du paquet, j'ai la brève sensation que le paysage tremble. D'un coup, une ombre immense cache le soleil. Je lève la tête et une myriade de papillons passent au-dessus de moi en bruissant aussi fort qu'un cheval au galop. Je n'avais encore jamais vu de papillons migrants de ma vie. Je retourne en courant jusqu'à chez nous pour leur raconter. J'oublie de ramasser l'emballage vide des biscuits.

Lorsque j'arrive non loin de la route craquelée où nous avons choisi de nous arrêter, je me rends compte que ma mère et ma sœur ne sont pas seules. Un homme est là. Ils parlent tous les trois en gesticulant mais je n'entends rien car le vent emporte les voix vers le bitume et les panneaux de circulation. L'homme s'avance brusquement en direction de ma sœur mais ma mère se met en travers d'eux.

Lorsqu'enfin il se décide à partir, que le moteur de son véhicule crachote une fumée sombre, je cours les rejoindre.

« Monte Maddy, on y va, ordonne ma mère sans me laisser le temps d'évoquer les papillons. Je prends place sur la banquette avant. Ma sœur détache la corde à linge les yeux luisants, puis ouvre la portière côté conducteur mais ma mère, déjà en train d'étudier la carte routière devant le camion, se retourne et lui signifie sèchement d'aller de l'autre côté.

Je feuillette le Journal de Mickey tout le long du trajet sans que ma sœur ne me dise une seule fois que c'est un illustré stupide et propagandiste. Elle garde la tête collée contre la vitre, à dévisager l'extérieur avec un air de penseuse tragique.

Mon ventre grogne. Justement, une station-service se découpe dans le paysage. En sautant du camion, je renifle la délicieuse odeur de pétrole. Ma mère me demande de choisir le pique-nique tandis qu'elle commande un café. Elle me regarde un instant et me caresse le visage. J'en profite pour lui parler de la nuée de papillons.

« Ils sont un peu comme nous, finalement.

- Un peu. Sauf qu'ils cherchent des endroits moins hostiles ensemble alors que nous on essaye plutôt d'échapper à l'hostilité de nos congénères. Elle sourit. *Jolie gueule* a un don pour attirer les ennuis, tu sais. J'espère que tu seras plus prudente.

Depuis les rayons, je vois qu'on lui verse un peu de Brandy dans son café. Je prends mes chips préférées saveur barbecue, du pain de mie, du fromage orange et des pommes. Elle me donne un billet froissé, me laisse payer et s'en va derrière le bâtiment. Je vais aux toilettes, je vous rejoins. »

Je retourne à la voiture avec les sacs, ma sœur dort la bouche ouverte contre la fenêtre passager. Je frappe dessus pour lui faire peur. Elle sursaute en criant plus fort que prévu.

Nous nous enfonçons dans les terres. Maman m'explique qu'elle a trouvé un job dans un grand camping, avec une aire de jeux et un restaurant. Je préfère quand on est juste toutes les trois mais comme elle me promet une pizza pour moi toute seule le soir même, je ne râle pas. Et il y a une petite scène, ajoute-elle à l'attention de ma sœur qui écrit frénétiquement sur son carnet depuis de longues minutes.

« Je préfère chercher un bar en ville. Pas envie de me produire devant des chiards et des mourants, rétorque-t-elle. » Je sens la tension monter à nouveau d'un cran alors j'escalade la banquette pour passer à l'arrière du camping-car. Mais ma mère pousse juste le bouton de la radio un plus fort pour éviter que ses mots à elle ne remplissent tout l'espace.

On arrive à la tombée de la nuit et la pizzeria est déjà fermée. Ce n'est pas un camping très festif. J'ai de nouveau faim.

« Tant pis, on passe la nuit en ville, j'arriverai avec un jour de retard. Venez, je vous offre un hamburger. »

Lorsqu'on sort, les doigts encore salés et gras, le ventre lourd, je laisse échapper un rot bruyant dans la nuit noire. Ma sœur me pousse en disant que je suis dégueulasse puis elle met ses deux mains sur les hanches et rote encore plus fort que moi. Ma mère éclate de rire et désigne les néons d'un bar.

Des hommes se retournent sur leur passage, comme d'habitude. Alors qu'elles commandent deux bières et une grenadine, je fonce sur le jeu de fléchettes. Des garçons de l'âge de ma sœur me laissent intégrer leur partie.

Plus tard, je rejoins notre table mais ma sœur n'y est plus. Ma mère me fait un clin d'œil et lève son verre mousseux vers l'estrade où un très vieux monsieur joue trois notes sur un clavier.

Alors que je sirote ma grenadine, j'aperçois un objet noir et brillant dépasser un peu du sac à nos pieds. Un revolver. C'est alors que le type au bar éteint la salle à l'exception d'une ampoule au-dessus de la scène. Ma sœur apparaît sous la lumière. Ma mère siffle entre ses doigts pour l'encourager. Moi, je ne pense plus qu'au revolver.

FIN